

**Zeitschrift:** Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles  
**Band:** 20 (1884-1885)  
**Heft:** 90

**Artikel:** Les modifications de la conscience de moi  
**Autor:** Herzen, A.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-260131>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LES MODIFICATIONS DE LA CONSCIENCE DU MOI

par A. HERZEN

professeur de physiologie à l'Académie de Lausanne.



Dans un mémoire, publié il y a cinq ans <sup>1</sup>, j'ai émis sur les rapports entre la conscience et l'activité nerveuse, une théorie fondée sur les faits et sur les raisonnements suivants :

1. Le tissu nerveux ne fait point exception à la loi biologique universelle, d'après laquelle, dans la vie, la période d'activité est une période de désorganisation, et celle-ci est suivie immédiatement de réparation, sans quoi la vie serait la mort; les éléments nerveux se désintègrent en fonctionnant et se réintègrent tout de suite après, de sorte que tout acte nerveux a deux phases: une phase désintégrative et une phase réintégrative. Or, l'observation démontre que la conscience n'accompagne jamais que la première de ces deux phases; *elle est donc liée à la désintégration fonctionnelle des éléments nerveux.*

2. L'observation démontre, de plus, que les actes les plus habituels, les plus automatiques, ceux qui fatiguent le moins et qui s'accomplissent avec le minimum de décomposition fonctionnelle, sont *les moins conscients*; au contraire, les actes insolites, ceux qui fatiguent le plus et qui donnent le maximum de produits de décomposition, sont *les plus conscients*. Il paraît donc que *l'intensité de la conscience est en rapport direct avec l'intensité de la désintégration fonctionnelle des éléments nerveux actifs.*

3. Enfin, l'observation démontre encore que ce qui caractérise tout particulièrement les actes habituels, automatiques, *subconscients* ou *inconscients*, c'est *une transmission relativement très rapide* au travers des centres nerveux: tout le monde sait que le « temps de réaction » est considérablement diminué par l'exercice, et que nous accomplissons continuellement une foule d'actes sans avoir conscience de leur exécution (la *marche*, par exemple). Par conséquent, l'intensité de la conscience paraît être

<sup>1</sup> *Atti della Regia Accademia dei Lincei*, Roma, 1879. Le même travail, revu et complété, se publie actuellement dans le *Journal of Mental Science*, de Londres.

*en rapport inverse avec la rapidité et la facilité de la transmission centrale.*

Si nous réunissons en une seule formule ces trois conclusions partielles, nous aurons ce que j'ai appelé « la loi physique de la conscience. »

« La conscience est liée exclusivement à la désintégration des » éléments nerveux centraux; son intensité est en proportion » directe de cette désintégration, et, simultanément, en proportion inverse de la facilité avec laquelle chacun de ces éléments » transmet à d'autres la désintégration qui s'empare de lui et » avec laquelle il rentre dans la phase de réintégration. »

Or, la *conscience du moi* est un cas particulier de la conscience *en général* et doit, par conséquent, être soumise à la même loi, c'est-à-dire elle doit se manifester ou être absente selon que les éléments centraux qui concourent à sa production sont en train d'être désintégrés ou ne le sont pas, et elle doit se modifier si le fonctionnement de ces éléments est modifié; la chose est évidente dans les cas extrêmes de maladie mentale; elle l'est moins par rapport à l'état normal et aux états transitoires constitués par des troubles mentaux légers, passagers, périodiques ou permanents (l'hystérie, par exemple). C'est de cette partie du sujet que je vais m'occuper dans le présent article.

Nous n'avons aucune conscience de notre identité avec le petit être mesquin que nous étions au moment de notre naissance. Le sentiment d'être la continuation du même individu ne commence que beaucoup plus tard, à une époque très variable suivant les individus, avec le premier souvenir net et persistant d'un état de conscience clairement perçu. Ce n'est point la conscience *en général* que nous dénions au nouveau-né, mais la conscience *du moi*. Il est évident qu'il a des sensations, mais il est tout aussi évident qu'il ne les localise pas; il ne saurait le faire, puisqu'il faut pour cela le concours de plusieurs sens, effet d'un groupement de circonstances qui ne peut avoir lieu chez lui. Sans doute, les sensations qui proviennent de deux points différents du corps doivent avoir, même pour le nouveau-né, chacune un caractère spécial; mais pour apprendre à les distinguer, à les attribuer à un point plutôt qu'à un autre et surtout à en référer l'origine à des objets externes, une longue expérience est indispensable; la fréquente répétition de ces sensations doit rendre possible leur reproduction subjective associée à l'image de la partie du corps dont elles proviennent ou des

objets externes qui les produisent; l'enfant ne peut donc arriver que peu à peu à se former une topographie de plus en plus complète de son propre corps et à savoir en distinguer les différentes parties les unes des autres et des objets qui ne lui appartiennent pas. Or, comme toutes les parties de notre corps sont mises en communication entre elles au moyen des centres nerveux, comme ceux-ci reproduisent subjectivement l'image de plusieurs de ces parties ou de leur totalité, lorsqu'une seule est excitée, comme enfin cette reproduction est nécessairement la plus fréquente de toutes, le *moi* prend l'habitude de se considérer comme un individu, comme un tout, *un et indivisible*, et de s'opposer comme tel au *non-moi*. Dès lors, il a la conscience de son moi; mais c'est encore une conscience à bien courte échéance; pour qu'il ait aussi le sentiment de la *continuité* de ce moi, il faut que la mémoire soit arrivée à un haut degré de développement, ce qui ne peut avoir lieu que beaucoup plus tard. C'est la mémoire qui est la pierre angulaire de cet édifice personnel.

Il s'agit de savoir jusqu'à quel point cet édifice, une fois formé, possède une unité et une continuité réelles, ou apparentes, ou imaginaires. Selon le préjugé populaire, la conscience du moi accompagne constamment toutes nos pensées et tous nos actes, et ne s'interrompt que rarement, pendant le sommeil sans rêves ou pendant l'évanouissement; mais l'observation attentive de nous-même ne confirme point ce préjugé: une impression violente physique ou morale nous absorbe si complètement et s'empare si bien de tous les éléments sentants, que des impressions qui, à tout autre moment, eussent éveillé notre attention, passent inaperçues; le *sensorium* ne donne plus audience aux nouvelles images qui se présentent, toute la conscience est prise par la pensée prédominante, à tel point qu'à côté de celle-ci il n'y a plus de place pour aucune autre, pas même pour celle du sujet qui la subit; pendant ce temps, la conscience de nous-même est donc interrompue. Il est vrai que plus tard nous nous souvenons que c'est *nous* qui avons eu cette impression; nous sortons d'une espèce de rêve sans sommeil: c'est qu'alors nous ne sommes plus sous l'empire de l'impression qui nous absorbait; elle est passée; il suffit, d'ailleurs, que ce souvenir la rappelle vivement, pour qu'elle envahisse de nouveau toute la conscience et pour que nous perdions de nouveau notre subjectivité, en nous transformant, par rapport à la conscience, en quelque chose d'impersonnel.

Si l'on y prend garde, on se convaincra facilement que cela arrive toutes les fois que nous réfléchissons profondément à quelque chose, toutes les fois que le penseur suit avidement le déroulement logique de sa pensée, toutes les fois que l'imagination du poète ou de l'artiste est en train de créer; la personnalité disparaît alors; la conscience n'est plus *nôtre*; elle est prise tout entière par l'objet de la pensée; le penseur devient la pensée et il n'y a plus de *moi*. La même chose arrive en dehors de ces cas extrêmes, à chaque instant de notre vie journalière; lorsqu'il y a, par exemple, à vaincre des difficultés matérielles qui s'opposent à la manifestation de notre pensée: quand il faut l'écrire, ou tailler le crayon pour pouvoir l'écrire; alors la conscience de nous-même n'accompagne pas constamment les pensées qui se suivent, ou bien elle est incomplète, partielle. Selon, par exemple, que nous imaginons être occupé d'une recherche scientifique, ou bien de notre toilette, le contenu de la conscience sera autre; il sera formé tantôt par l'image de tout notre corps, assis et courbé sur un livre, tantôt par le pied qui s'efforce de pénétrer dans une chaussure nouvelle et par les mains qui tirent sur la chaussure; le fractionnement du *moi* sera d'autant plus complet que l'attention sera plus fortement concentrée sur l'un de ses fragments; tout à coup nous nous souvenons que nous sommes *nous*; une image totale, rapidement esquissée, vient remplacer l'image partielle; mais l'image totale n'est qu'une « restauration » de l'individu, pour ainsi dire; la mémoire le restaure à peu près comme les géologues restaurent les animaux fossiles, au moyen des fragments qu'ils trouvent; c'est une synthèse momentanée des images personnelles qui ont tour à tour rempli toute la conscience et pendant la prépondérance desquelles il n'y avait pas, à proprement parler, de conscience du *moi*, mais seulement une conscience de l'*objet des pensées*, qui, dans le cas particulier, se trouvait être une partie du moi.

Les seules pensées pendant lesquelles nous gardions un vif sentiment de nous-mêmes, sont celles dont l'image totale de notre personne est une partie intégrante et nécessaire; ainsi, lorsque nous réfléchissons à certaines données scientifiques, aux hypothèses qu'elles suggèrent, aux expériences qui pourraient confirmer ces hypothèses, aux conséquences qui en découleraient, la conscience de nous-mêmes n'y est pas; mais il en est autrement dès que nous venons à nous représenter la manière

de mettre en exécution une expérience particulière : la pensée est alors nécessairement accompagnée par la représentation des mouvements requis, de leur forme, de leur rapidité, de leur énergie, c'est-à-dire par l'image du *moi* agissant, en différentes positions et de différentes manières (dont nous contemplons l'effet, évoqué en nous par une série de sensations réflexes ou de représentations *anticipées*, dues à notre expérience antécédente); il en est surtout ainsi toutes les fois que la sensation nommée *volonté* fait partie de la pensée, car c'est le moi en action qui est alors l'objet principal de la pensée et qui la constitue tout entière, de sorte que si cette pensée venait à cesser, sans être immédiatement remplacée par une autre, la conscience du moi cesserait avec elle et il ne resterait rien du tout; notre activité intérieure, notre individualité auraient disparu; c'est ce qui arrive, en effet, au moment où une syncope vient interrompre le courant des idées pour un temps plus ou moins long et quelquefois pour toujours; mais, à part ce cas exceptionnel, la pensée dont le moi faisait partie est aussitôt remplacée par une autre, impersonnelle; après avoir réfléchi aux manipulations de l'expérience, nous en considérons de nouveau les conséquences et alors l'individualité s'efface de nouveau, le moi disparaît.

L'idée du moi n'est donc point un élément aussi constant de la conscience que l'on est porté à le croire; mais comme elle est très fréquente, et même la plus fréquente de toutes, puisqu'elle est à chaque instant évoquée par l'action réflexe intercentrale (autrement dite: association des idées) et imposée aux pensées qui se suivent; comme l'action réflexe n'a point d'habitude plus constante et plus invétérée que celle de compléter le moi, en esquissant son image totale, dès qu'une sensation quelconque évoque l'image d'une de ses parties; comme il est presque inévitable qu'une légère indication de la totalité n'accompagne toute image partielle (de même que les sons harmoniques, qui constituent l'accord complet, accompagnent le son produit par l'une des cordes isolément); comme, enfin, l'image totale est presque toujours *à peu près* la même, tandis que les images partielles se suivent et ne se ressemblent pas, — il est naturel que l'image totale prédomine dans l'esprit de ceux qui ne sont pas habitués à s'observer attentivement et produise l'illusion d'une continuité qu'elle est loin d'avoir.

Ainsi, le moi peut quelquefois être *complètement absent* de la

panesthésie<sup>1</sup>; celle-ci peut, au contraire, être quelquefois constituée tout entière par une image *partielle* du moi; elle ne prend le caractère de véritable conscience du moi que lorsque l'image *totale* de nous-mêmes est l'un des facteurs principaux des pensées qui nous préoccupent.

Voyons maintenant si au moins toutes les fois qu'elle apparaît, elle est identique à elle-même.

Dans la *Revue philosophique*<sup>2</sup>, M. Taine donne une longue citation de l'ouvrage du Dr Krishaber sur une maladie des centres nerveux qui altère sensiblement la panesthésie des malades et a pour conséquence une métamorphose plus ou moins complète de l'idée qu'ils se font de leur moi. M. Taine pénètre d'emblée toute la portée psychologique de ce fait et il en conclut: « Que le » moi, la personnalité morale, est un produit dont les sensations » sont les premiers facteurs, et ce produit, considéré à différents » moments, n'est le même et ne s'apparaît comme le même, » que parce que ses sensations constituantes demeurent toujours » les mêmes; lorsque, subitement, ces sensations deviennent » autres, il devient autre et s'apparaît comme un autre; il » faut qu'elles redeviennent les mêmes pour qu'il redevienne » le même et s'apparaisse de nouveau comme le même. »

Cette conclusion n'est pas nouvelle pour la physiologie; celle-ci va même un peu plus loin et prétend que, comme la panesthésie ne redevient *jamais exactement la même*, le moi ne le redevient pas non plus, et que, par conséquent, à différentes époques de la vie, il diffère considérablement de lui-même, de sorte que, ce qui a lieu dans la névropathie cérébro-cardiaque, n'est qu'une *exagération* de ce qui a constamment lieu à l'*état normal*. Ordinairement le moi se maintient à *peu près* le même, pendant des périodes plus ou moins longues de la vie, parce que alors le produit des sensations présentes et passées, périphériques et centrales, est aussi à *peu près* le même, mais il devient un autre au fur et à mesure que ce produit devient un autre. Les modifications du moi dépendent tantôt de conditions physiologiques (passage de l'enfance à l'adolescence, de celle-ci

<sup>1</sup> Je propose ce mot de *panesthésie* pour désigner *la totalité de ce qu'un individu sent à un moment donné*; on désigne souvent la même chose par le mot de *cénesthésie*, mais il me paraît étymologiquement moins adapté et il a l'inconvénient d'être employé aussi pour exprimer l'ensemble des sensations viscérales ou organiques, ce qui est très différent du sens purement psychologique que je voudrais attribuer à la « panesthésie. »

<sup>2</sup> Vol. II, 1876.

à l'âge mûr, de celui-ci à la vieillesse), tantôt de conditions toxicologiques, et sont alors soudaines et profondes comme l'action des substances qui les produisent (influence de l'alcool, de l'opium, de la morphine, du vin, du café, etc., en un mot de tous les *aliments nerveux*); elles dépendent, enfin, de conditions pathologiques et sont alors plus ou moins rapides, continues, rémittentes, intermittentes ou définitives, selon le siège, la nature et la marche de la maladie dans les cas particuliers; nous reviendrons plus tard sur ce sujet. Notons, pour le moment, que nous sommes souvent frappés, même par les métamorphoses physiologiques du moi, et que nous avons quelquefois beaucoup de peine à nous reconnaître dans l'une de nos phases passées, à tel point que J. Forter a pu donner à ce fait l'expression humoristique suivante: « Dans le cours d'une longue vie, un homme peut être successivement plusieurs personnes, si dissemblables que, si chacune des phases de cette vie pouvait s'incarner dans des individus distincts, et si l'on réunissait ces divers individus, ils formeraient un groupe très hétérogène, se feraient mutuellement opposition, se mépriseraient les uns les autres et se sépareraient vite, sans se soucier de se revoir jamais. »

On nous objectera peut-être que si le moi n'était qu'une forme interrompue et variable de la panesthésie, il ne saurait nous fournir qu'un chaos d'images isolées sans aucun lien entre elles, comme les pierres destinées à former une mosaïque, accumulées pêle-mêle, sans ordre ni rapport les unes avec les autres. Je réponds qu'il n'en est rien et qu'il en est, au contraire, de la personnalité morale exactement comme de la personnalité physique. L'unité et la continuité du moi psychique, en tant qu'elles existent réellement, ne sont nullement mises en danger par les observations précédentes, — pas plus, en vérité, que l'unité et la continuité du moi physique, que personne ne conteste, ne le sont par le fait de l'incessant échange de matériaux entre le corps et le monde extérieur<sup>1</sup>. D'ailleurs, les changements que subit la personnalité psychique, de même que ceux de la personnalité physique, ne se laissent constater, sauf les cas exceptionnels, qu'à de longs intervalles, et nous avons toujours la tendance de les nier, de les croire nuls ou pour le moins insignifiants, jusqu'au moment où leur évidence s'impose à nous et nous oblige à courber la tête, — quelquefois aussi à la relever.

<sup>1</sup> V. Maudsley, *Body and Will*, p. 77.



Grâce à l'enregistrement des impressions dans les éléments centraux et au mécanisme des sensations réflexes, à l'ensemble desquels nous donnons le nom de mémoire, toute sensation est immédiatement suivie de la représentation de beaucoup d'autres passées; celles-ci évoquent, à leur tour, l'image d'un grand nombre d'autres, plus anciennes encore, et ainsi de suite; ces souvenirs de nos états de conscience successifs, synthétisés et fondus en un tout, font en sorte que le moi se complète et se reconnaît au milieu de ses vicissitudes, assiste simultanément aux différentes phases de son développement et sent plus ou moins vivement qu'il est la continuation de ce qu'il était, bien qu'il ne soit plus exactement le même et quelquefois un autre; s'il ne se souvenait pas d'avoir été un autre, il ne saurait pas qu'il est le même; aussi le sentiment de sa continuité et de son unité lui manque *complètement*, lorsque la mémoire fait défaut. En effet, nous ne l'avons point du tout par rapport à la première période de notre existence; nous n'avons qu'une idée subséquemment acquise, par « oui-dire » et par analogie, d'être la continuation du petit enfant auquel notre mère a donné le jour; c'est par le *raisonnement* que nous arrivons à cette conclusion, mais le *sentiment* d'avoir été cet être-là manque absolument et ne commence qu'avec le premier souvenir net et persistant d'un état de conscience clairement perçu et dûment enregistré.

Il résulte de cette exposition que ce « groupe de phénomènes » (comme dit M. Renouvier) que nous appelons le *moi*, c'est la panesthésie dans les moments où elle n'est pas impersonnelle; que sa continuité et son unité, toutes deux fort relatives, sont dues exclusivement à la mémoire; enfin que son identité n'est qu'une illusion plus ou moins durable.

Quelque évidente que soit cette conclusion, il ne sera pas inutile de citer quelques exemples à l'appui; je laisserai complètement de côté les modifications toxicologiques du moi: elles sont trop connues de tout le monde pour qu'il soit nécessaire d'y insister; je m'arrêterai de préférence sur ses modifications pathologiques.

Parmi ses transformations physiologiques, la plus frappante est celle qui a lieu au moment de la puberté; personne ne doute des changements profonds qui surviennent alors dans le moi physique; mais en général on ne se rend pas compte du fait que les changements psychiques qui les accompagnent ne sont pas

moins profonds ; voici comment s'exprime à ce sujet un des aliénistes les plus distingués, qu'une mort prématurée a ravi à la science, W. Griesinger <sup>1</sup> : « Un des exemples les plus évidents » et les plus instructifs, au point de vue des conditions de l'aliénation, d'un renouvellement et d'une métamorphose encore » physiologique du moi, nous est fourni par l'étude des phénomènes psychiques qui se passent à l'époque de la puberté. » Avec l'entrée en activité de certaines parties du corps, qui » jusque-là étaient restées dans le calme complet, et avec la » révolution totale qui se produit dans l'organisme à cette » époque de la vie, de grandes masses de sensations nouvelles, » de penchants nouveaux, d'idées vagues ou distinctes et d'impulsions nouvelles de mouvement passent, en un temps relativement court, à l'état de conscience. Elles pénètrent peu à » peu le cercle des idées anciennes et arrivent à faire partie » intégrale du moi ; celui-ci devient par cela même tout autre, » il se renouvelle et le sentiment de soi-même subit une métamorphose radicale. Mais, il est vrai, jusqu'à ce que l'assimilation soit complète, cette pénétration et cette dissociation » du moi primitif ne peuvent guère s'accomplir sans qu'il se » passe de grands mouvements dans notre conscience, sans que » celle-ci subisse un ébranlement tumultueux, c'est-à-dire sans » qu'il se produise une foule d'agitations diverses dans notre » âme. Aussi est-ce principalement à cette époque de la vie que » l'on voit survenir des agitations internes du sentiment et sans » motifs extérieurs. »

Passons aux transformations pathologiques du moi ; elles sont encore plus évidentes parce qu'elles sont plus soudaines et plus variées. En 1873, le Dr Krishaber publia une monographie sur un état morbide qu'il appelle névropathie cérébro-cardiaque ; la cause de cette affection paraît être une altération soudaine de la nutrition des centres sensoriels, produite probablement par une constriction locale tonique des vaisseaux sanguins, tandis que les centres supérieurs, les circonvolutions cérébrales demeurent à l'état normal. Il en résulte une perversion des sensations, c'est-à-dire des *éléments* de l'intelligence ; celle-ci continue à fonctionner régulièrement en tant que mécanisme logique, et cependant elle arrive à des résultats faux, parce qu'elle est forcée d'élaborer des données fausses et que ses conclusions

<sup>1</sup> *Traité des maladies mentales*, trad. par le docteur Doumic. Paris, 1865.

logiquement justes, reposent sur des prémisses erronées; le malade n'est pas fou; au commencement il rectifie les croyances fausses que lui suggèrent l'étrangeté de ses impressions, il résiste à ces croyances, il les déclare illusoires; mais son ancien moi finit par s'épuiser et par succomber: il se croit transporté dans un autre monde, puis il croit qu'il n'est plus, enfin il croit qu'il est un autre. Je renvoie pour les détails à l'article de M. Taine et au volume du Dr Krishaber.

Dans d'autres cas il s'agit d'une altération locale ou réflexe des centres corticaux; les sensations, comme éléments de l'intelligence, sont alors intactes et c'est l'*intelligence elle-même* qui est faussée par le fonctionnement morbide de son mécanisme.

Je choisirai, comme plus instructif, un exemple d'une telle maladie à symptômes intermittents, qui ont pour résultat ce qu'on nomme la double conscience.

En 1876, le Dr Azam publia dans la *Revue scientifique* le cas suivant: Félicita subit alternativement des périodes de tristesse taciturne et des périodes de gaieté et de loquacité; les premières deviennent de plus en plus fréquentes et prolongées et finissent par constituer son état habituel, pour ne faire place qu'à de rares intervalles à une gaieté passagère. Pendant les périodes de tristesse, elle n'a aucun souvenir des périodes de gaieté, qui sont comme retranchées de sa conscience; pendant les périodes de gaieté, au contraire, elle se souvient des intervalles tristes; et tandis qu'elle se trouve dans l'un des deux états, c'est celui-là qu'elle croit fermement être son état normal, quant à l'autre, elle l'appelle sa maladie. Le Dr Azam croit qu'il s'agit d'amnésie; cependant il considère les périodes *gaiies* de Félicita comme pathologiques et en attribue la cause à une constriction vasculaire dans les couches corticales. Je me permettrai d'exprimer à cet égard quelques doutes: s'il y a amnésie, ce n'est pas pendant les périodes gaies de Félicita, puisque pendant ces périodes elle se rappelle de ses périodes tristes, mais bien dans ces dernières; par conséquent ce sont celles-ci qui représentent l'état pathologique, et nous n'avons aucune raison de considérer l'état gai de Félicita comme pathologique; et en effet tous les autres symptômes hystériques dont elle souffre, y compris l'amnésie, appartiennent à ses périodes tristes; la marche de la maladie me paraît indiquer que l'état taciturne et hystérique s'est développé lentement à l'époque de la puberté, qu'il a longuement persisté, interrompu seulement de temps en temps

par de courtes périodes gaies et non hystériques, constituant des retours passagers à l'état normal; cela est rendu encore plus probable par ce fait qu'à un certain âge, ces retours devinrent plus fréquents et plus prolongés; ils suggèrent donc un pronostic favorable et font espérer que la guérison complète coïncidera avec l'époque où la cessation définitive d'une importante fonction périodique de l'organisme féminin entraîne habituellement celle des phénomènes dits *hystériques*.

Quoi qu'il en soit, ce qui nous importe en ce moment c'est que la différence dans le pli des sentiments et des pensées de Félicité, en un mot dans son moi, pendant ses périodes alternatives, provient évidemment de ce que chacune de ces périodes est caractérisée par une anesthésie différente et qu'à chaque anesthésie correspond un moi différent; or, chacun de ces deux moi, tant que Félicité se trouve dans l'une de ces périodes, elle le considère comme son véritable moi normal; elle a donc réellement deux consciences qui s'alternent, selon l'état que les influences morbides induisent dans son cerveau; une de ces deux consciences est totalement étrangère à l'autre, puisqu'elle en ignore l'existence; l'autre, au contraire, connaît la première, mais elle ne la connaît que pour la renier et pour la repousser comme quelque chose de maléfique. Félicité sait pendant l'une de ces périodes qu'elle est toujours la même, uniquement parce qu'elle se rappelle que quelquefois elle est une autre; elle n'en sait rien pendant l'autre période; dans le premier cas c'est l'identité du moi qui souffre; dans le second c'est sa continuité qui est abolie. Qu'advierait-il si ce dernier état devenait permanent?

M. P. Janet a publié, à propos de cette importante observation, un article sur la notion de la personnalité; il cite l'exemple d'une marchande de poissons qui se croyait devenue Marie-Louise, mais qui se souvenait d'avoir été marchande de poissons et il ajoute ces mots: « Dans ce cas, on voit bien la persistance du moi *fondamental* dans le changement du moi *extérieur*. Car c'était bien le même moi évidemment qui croyait être Marie-Louise, et qui *se souvenait* d'avoir été marchande de poissons. » C'est donc bien la mémoire que M. Janet pose comme condition absolue de la prétendue identité du moi. Il s'ensuit que si un jour la marchande de poissons oubliait sa première condition, son moi fondamental cesserait *ipso facto* d'exister; et dans ce cas son moi extérieur ou accessoire deviendrait évidemment

fondamental ; c'est ce que l'auteur ne dit pas ; il est trop spiri-  
tualiste pour le dire ; heureusement c'est d'une telle évidence  
qu'il est presque superflu de le dire. Néanmoins ce n'est ici,  
comme dans le cas de Félida, qu'une supposition très probable ;  
je crois donc nécessaire de citer encore quelques exemples pour  
montrer qu'il en est réellement ainsi, lorsque l'altération des  
centres cérébraux n'est pas passagère ou périodique, mais per-  
manente et définitive. J'entends permanente et définitive par  
rapport aux éléments centraux qui contribuaient au moi dis-  
paru, qu'un nouveau moi remplace complètement, et cela sans  
que l'individu se trouve après coup dans un état pathologique ;  
autrement, il suffirait de citer quelques cas de folie incurable.  
Ce que je tiens à faire ressortir, c'est non-seulement qu'un indi-  
vidu peut perdre totalement son *moi* passé pour cause d'oblité-  
ration morbide de la plupart des éléments centraux, mais aussi  
et surtout qu'au fur et à mesure que d'autres éléments entrent  
en jeu et recommencent l'élaboration d'un autre moi, l'individu  
finit par posséder un nouveau moi absolument différent du pre-  
mier et n'ayant aucune idée d'avoir jamais eu un rapport quel-  
conque avec lui.

La machine cérébrale peut subir des avaries de différentes  
espèces ; de même qu'une montre, elle peut s'arrêter soit pour  
cause de corps étrangers venant empêcher le mouvement de ses  
rouages (c'est le cas des modifications toxicologiques du fonc-  
tionnement cérébral) ; soit pour cause de déplacement d'un res-  
sort ou d'une roue (c'est ce qui arrive dans les cas de commo-  
tion pour cause traumatique) ; soit enfin pour cause de des-  
truction d'une ou de plusieurs pièces et quelquefois de toutes  
(c'est le cas des amnésies permanentes, partielles ou totales).  
Cette grossière comparaison n'a pas d'autre but que celui d'in-  
diquer la possibilité d'un rétablissement plus ou moins lent et  
plus ou moins complet dans un grand nombre d'affections sem-  
blables et la permanence de l'affection dans certains cas, à vrai  
dire, assez rares. Exemples : le D<sup>r</sup> Hoy rapporte l'observation  
d'un jeune homme, âgé de 10 ans, qui perdit connaissance à la  
suite d'une ruade d'une jument nommée *Dolly*, qui lui enfonça  
le crâne ; aussitôt que l'os fut enlevé, il cria avec énergie : « Whoa,  
*Dolly!* » et regarda autour de lui avec surprise, s'étonnant de  
ce qui lui arrivait. Or, depuis l'accident il s'était écoulé trois  
heures ; le patient n'avait aucune idée ni aucune conscience  
d'avoir été frappé par la jument ; la dernière chose qu'il se

rappelât, c'est que la jument lui présentait son train postérieur et baissait les oreilles en arrière <sup>1</sup>. Une jeune femme mariée à un homme qu'elle aimait passionnément fut prise en couches d'une longue syncope, à la suite de laquelle elle avait perdu la mémoire du temps qui s'était écoulé depuis son mariage inclusivement. Elle se rappelait très exactement tout le reste de sa vie jusque-là... Elle repoussa avec effroi son mari et son enfant et ne recouvrit jamais la mémoire de cette période de sa vie. Ses parents et ses amis sont parvenus à lui persuader qu'elle est mariée et qu'elle a un enfant; elle s'efforce de le croire, parce qu'elle aime mieux penser qu'elle a perdu le souvenir d'une partie de sa vie, que de les croire tous des imposteurs. Mais sa conviction, sa conscience intime n'y est pour rien : elle voit là son mari et son enfant, sans pouvoir s'imaginer par quelle magie elle a acquis l'un et donné le jour à l'autre <sup>2</sup>. Ces deux exemples montrent nettement que quelquefois les rouages disloqués peuvent reprendre leur place et que d'autres fois quelques-uns des rouages peuvent être définitivement abolis, sans empêcher les autres de fonctionner; l'exemple suivant montrera que l'instrument cérébral peut être accordé différemment, de façon à donner alternativement deux musiques qui n'ont rien de commun entre elles; c'est le cas de Félicia exagéré et complété: Une jeune dame américaine, au bout d'un sommeil prolongé, perdit le souvenir de tout ce qu'elle avait appris. Sa mémoire était devenue une table rase. Il fallut tout lui rapprendre. Elle fut obligée d'acquérir de nouveau l'habitude d'épeler, de lire, d'écrire, de calculer, de connaître les objets et les personnes qui l'entouraient. Quelques mois après, elle fut reprise d'un profond sommeil, et, quand elle s'éveilla, elle se retrouva telle qu'elle avait été avant son premier sommeil, ayant toutes ses connaissances et tous les souvenirs de sa jeunesse, par contre ayant complètement oublié ce qui s'était passé entre ses deux accès. Pendant quatre années et au-delà, elle a passé périodiquement d'un état à l'autre, toujours à la suite d'un long et profond sommeil... Elle a aussi peu conscience de son double personnage que deux personnes distinctes en ont de leurs natures respectives. Par exemple, dans l'ancien état, elle possède toutes ses connaissances primitives. Dans le nouvel état, elle a seulement celles qu'elle a pu acquérir

<sup>1</sup> Cité par Maudsley, *Pathologie de l'esprit*, p. 10.

<sup>2</sup> Cité par Ribot, *Maladies de la mémoire*, p. 61.

depuis sa maladie, et cela va jusque dans les plus menus détails de sa manière d'être. Dans l'ancien état, elle a une belle écriture. Dans le nouveau, elle n'a qu'une pauvre écriture maladroite, ayant eu trop peu de temps pour s'exercer. Si des personnes lui sont présentées dans l'un des deux états, cela ne suffit pas ; elle doit, pour les connaître d'une manière suffisante, les voir dans les deux états. Il en est de même des autres choses <sup>1</sup>.

Pour réaliser la métamorphose complète et définitive du moi et la substitution d'une personnalité nouvelle au moi disparu, il n'y plus qu'un pas à faire : il suffit que l'altération du cerveau soit telle que le retour au moi primitif soit à jamais impossible. Voici un exemple remarquable d'un cas de ce genre : Une dame anglaise de 24 ans, M<sup>me</sup> H., mariée depuis un an, jouit d'une santé parfaite jusqu'à son mariage et pendant quelque mois après, quoiqu'elle fût en général d'une complexion délicate. Depuis elle commença à perdre l'appétit, à souffrir de mélancolie et à dormir plus longtemps que d'habitude. Calculant sur les effets favorables d'un changement d'air, elle se transféra en Ecosse où elle fut observée par le prof. Sharpey <sup>2</sup>, qui la trouva dans un état général satisfaisant, sauf du côté de la vie psychique une diminution de la mémoire et de l'attention et une somnolence exagérée. Bientôt cette dernière augmenta à tel point que M<sup>me</sup> H. s'endormait souvent, à toutes les heures et dans toutes les positions, d'un sommeil profond sans rêves, interrompu seulement de temps en temps d'une secousse générale suivie de paroles incohérentes ; éveillée elle n'avait aucun souvenir de ce qui s'était passé, ni des choses qu'elle avait dites ; celles-ci étaient toujours des exclamations d'aversion et d'horreur exprimées presque invariablement par les mêmes mots ; il n'y avait qu'un moyen de la réveiller : c'était de la mettre debout et de la faire marcher ; chaque fois qu'on la réveillait ainsi elle se montrait inquiète, affligée et pleurait longuement. Au mois de mai les symptômes s'aggravèrent : il devenait tous les jours plus difficile de la réveiller et enfin dans les premiers jours du mois de juin on ne put y parvenir. Elle dort ainsi, sauf quelques courts moments de réveil, à de rares intervalles, jusqu'aux premiers jours du mois d'août. Pendant ce sommeil

<sup>1</sup> *Macnish*, dans Taine. *De l'intelligence*, t. I, p. 165, et dans Combe, *System of Phrenology*, p. 173.

<sup>2</sup> Rapporté par Carpenter dans le *Brain*, avril 1869.

de deux mois on la nourrit au moyen de cuillerées d'aliments liquides ; lorsque la cuiller venait en contact avec ses lèvres, elle ouvrait la bouche et avalait le liquide ; lorsqu'elle n'en voulait plus, elle serrait les dents et, en cas d'insistance, elle détournait la figure ; elle paraissait distinguer les saveurs, car elle refusa obstinément certains mets. De temps en temps elle prononçait les mêmes mots qu'auparavant, mais avec cette différence, très curieuse, qu'à présent elle les proférait avec une expression de satisfaction ou les chantait avec une douce mélodie. Ce sommeil ne fut interrompu que de temps en temps par quelques sensations douloureuses ; une fois par exemple, dix jours après le commencement de sa léthargie, on lui administra un médicament qui lui procura des maux de ventre ; elle se réveilla en criant : douleur ! douleur ! je vais mourir ! et en se tenant l'abdomen avec les mains ; calmée par des fomentations chaudes, elle resta éveillée pendant plusieurs heures, pendant lesquelles elle ne répondit à aucune question et ne reconnut personne, excepté une ancienne connaissance, qu'elle n'avait pas vue depuis un an. Elle la considéra longuement, puis la prit par les mains avec des signes d'une grande joie ; enfin, elle prononça le nom de cette personne, se mit à le répéter sans cesse et continua à le répéter, même après s'être rendormie. Vers la fin du mois de juillet le sommeil devint moins profond ; la malade donnait des signes d'être moins inconsciente ; il fut possible de la réveiller en lui ouvrant les yeux et en lui montrant un objet apte à fixer son regard ; elle riait alors et semblait s'amuser beaucoup ; toute son attention semblait concentrée sur cet objet et sur la personne qui le montrait ; mais la malade ne parlait pas et ne répondait à aucune question ; enfin, au commencement du mois d'août les interruptions de son sommeil devinrent de plus en plus longues et elle finit par ne pas dormir davantage qu'à son état normal. C'est alors qu'on s'aperçut dans sa vie psychique d'un phénomène tout à fait surprenant : elle avait complètement oublié *tout*, sa vie psychique était une *tabula rasa* complète, elle ne savait plus rien, à tel point que tout lui était nouveau : elle ne reconnaissait personne, pas même son mari ; elle était gaie, inattentive, distraite et remuante, et paraissait charmée de tout ce qu'elle voyait ou entendait, tout à fait comme un petit enfant. Peu à peu elle devint plus tranquille, plus sérieuse et plus attentive ; sa mémoire, complètement abolie pour toute sa vie pré-



cédente, y compris la léthargie, se montra très active dans le présent. On put alors commencer sa *rééducation* : elle recouvra une partie de ce qu'elle avait su avec une facilité très grande dans certains cas, moindre dans d'autres; il est remarquable que, quoique le procédé suivi pour recouvrer son acquis ait paru consister moins à l'étudier à nouveau qu'à se le rappeler avec l'aide de ses proches, cependant même maintenant elle ne paraît pas avoir conscience au plus faible degré de l'avoir possédé autrefois. De plus, elle ne reconnaît personne, même parmi ses plus proches parents, c'est-à-dire qu'elle n'a aucun souvenir de les avoir connus avant sa maladie; elle les désigne soit par leur vrai nom qu'on a dû lui enseigner, soit par des noms de son invention; mais elle les considère comme de nouvelles connaissances et n'a aucune idée de leur parenté avec elle; depuis sa maladie elle n'a vu qu'une douzaine de personnes et c'est pour elle tout ce qu'elle a jamais connu. Elle a appris de nouveau à lire, mais il a été nécessaire de commencer par l'alphabet, car elle ne connaissait plus une seule lettre; elle a appris ensuite à former des syllabes, des mots et maintenant elle lit passablement. Pour apprendre à écrire, elle a commencé par les études les plus élémentaires, mais elle a fait des progrès beaucoup plus rapides qu'une personne qui ne l'aurait jamais su. L'aide apportée à son travail de réacquisition par ses connaissances antérieures dont elle n'a point conscience a surtout été efficace pour ce qui concerne la musique; le mécanisme de l'exécution musicale semble même être resté presque intact. Il paraît de plus qu'elle possède quelques idées générales d'une nature plus ou moins complexe qu'elle n'a pas eu l'occasion d'acquérir depuis sa guérison. Bref, au bout d'un temps relativement assez court, elle revint peu à peu à un état normal parfait et jouit d'une instruction suffisante, mais elle n'eut jamais le plus léger souvenir d'avoir possédé autrefois les connaissances réacquises, ni d'avoir vécu une autre vie. Sa seconde vie, assez longue, fut une vie à tous égards normale; elle fut une épouse et une mère excellente, et vieillit généralement aimée pour ses qualités intellectuelles et morales et pour son zèle dans la bienfaisance.

Le D<sup>r</sup> Camuset, dans la description d'un cas de « Dédoublément de la Personnalité »<sup>1</sup>, observé sur un jeune homme de 18 ans, remarque avec raison que les cas de ce genre sont plus

<sup>1</sup> *Annales médico-psychologiques*, janvier 1882.

nombreux qu'on ne le suppose, mais qu'ils ne sont étudiés que depuis peu, car auparavant ils laissaient les observateurs incrédules; « *ils étaient même*, dit-il, *embarrassants pour certaines théories.* » Et il ajoute : « Quel est donc ce *moi*, qui se métamorphose, qui s'oublie pendant une année? »

Nous répondrons avec Maudsley : ce *moi* n'est autre chose que l'*unité de l'organisme*, se révélant à la conscience; l'organisme est la personnalité; la conscience ne fait que nous le dire.

Le moi psychique est l'expression de l'état du moi physique, et il en suit nécessairement les vicissitudes et les oscillations; voilà pourquoi il varie avec les variations anatomiques, physiologiques, toxicologiques et pathologiques de celui-ci, et pourquoi on retrouve, même à l'état normal, un commencement de subdivision du moi, soi-disant *un*, en plusieurs moi plus ou moins divergents. Ce qui permet à M. Paulhan de dire <sup>1</sup> que l'homme est pour ainsi dire composé de plusieurs *moi*, qui ont un fond commun et se confondent jusqu'à un certain point, mais pas complètement, que l'on peut très bien couper artificiellement une personnalité en plusieurs morceaux et montrer que cette division correspond à quelque chose de réel (par exemple dans le moi privé et dans le moi public du même individu; dans le moi mari et père de famille et le moi tout différent que le même individu représente, lorsqu'il se livre au jeu, à la débauche; dans le moi de l'homme religieux et le moi du même homme, lorsqu'il vaque à ses affaires ou à ses plaisirs, etc.). De sorte que l'*unité* du moi n'est jamais complète et le fractionnement existe plus ou moins dans la plupart des cas, chaque moi partiel, pour ainsi dire, représentant une des tendances dominantes de l'individu; ici, comme partout, l'état pathologique n'est qu'une déviation de l'état normal; celui-ci contient en petit ce que celui-là exagère. Ajoutons, cependant, que l'homme atteint une unité d'autant plus complète que son caractère est plus *entier*, qu'il a subi pendant sa vie des métamorphoses moins brusques et moins profondes, qu'il y a moins de divergence entre son simple moi et son moi professionnel ou autre, et enfin, et surtout, qu'il y a plus d'harmonie entre ses idées morales et sa conduite. *Renforcer cette unité* — tel doit être un des principaux buts de l'éducation.

<sup>1</sup> *Rev. philos.*, v. XIII, 1882, p. 639.

